

Ca. — Quoi qu'il montre, l'artiste se situe lui-même devant la chose elle-même. Même ce débat est basé sur l'artiste, sur la personne de l'artiste. Ce qu'il gagne, qu'il ne gagne pas, je m'en fiche. Il n'a qu'à crever de faim. Je m'en fiche complètement de l'artiste, du moment que je suis dans cette situation.

G.F. — Je trouve ça bizarre tout ce que vous dites-là ; je trouve ça sentimental et faux dans la mesure où nous participons tous les cinq à un même univers avec des options quotidiennes certainement très différentes, mais en tout cas, tous les cinq nous avons jugé utile que ce débat, sinon ait lieu, prenne un départ. Nous sommes donc intéressés tous les cinq par des problèmes parallèles, coïncidents, etc. Il me semble qu'il y a une certaine aigreur dans ces propos. Moi, le premier, quand je peux faire une création, réfléchir à ça et mettre en pratique une certaine créativité, je suis le plus heureux des hommes. C'est une chose fantastique pour moi. Après, le produit entre en discussion. Alors, là, je redeviens d'accord avec Claura. Mais l'histoire de la créativité est une chose passionnante, formidable.

arTitudes. — Mais est-ce que votre produit a de l'importance ?

G.F. — Avant mon exposition à l'A.r.c., j'étais très content. Maintenant que ça a lieu, au fond, je me pose cette question et, quelque part, ça ne me regarde plus, en tout cas en tant que créativité. A partir de là, je suis un animal social qui s'intéresse aux problèmes que pose une exposition en un lieu public.

« Je ne me sens pas capable de m'introduire dans quelque chose de quotidien comme l'usine. »

P.K. — Si j'offre un produit à un public donné, il est évident que je suis intéressé de savoir comment ce public réagit, c'est-à-dire de savoir si j'ai pu transmettre quelque chose qui me préoccupe. Autrement, mon existence d'artiste entre guillemets ne se justifierait plus, parce qu'à partir de ce moment-là, elle n'aurait plus de sens. Si j'écris quelque chose, c'est pour être lu. Il y a échange.

Ca. — Le produit est-il utile à la société ? Je ne sais pas. C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre. Il faudrait des sociologues, des gens spécialisés qui me l'expliquent à moi-même.

arTitudes. — En supposant que la société ne veuille plus, financièrement parlant, de votre travail, que feriez-vous ?

P.K. — Il est probable que l'on continuerait malgré tout à créer, c'est évident. Si on emploie le terme d'inadapté, il est certain qu'on le serait encore davantage si on n'a pas cette résonance. On s'accrocherait. Je ne me sens pas capable de m'introduire dans quelque chose de quotidien comme l'usine. Mais on arrivera peut-être à une situation où l'artiste n'existera plus, étant donné que tout le monde serait d'accord avec la société. La créativité de chaque individu serait guidée, dirigée sur une production quotidienne qui servirait à tout le monde. Là, c'est l'anéantissement de l'artiste au profit d'une œuvre commune, colossale comme cela se passe en Chine actuellement où tout le monde travaille pour un seul objectif.

écriture

G.F. — Pour moi, c'est clair : je continuerais de toute façon. S'il n'y a pas de consommateurs, ça veut dire qu'il n'y a pas d'amis, pas de copains, pas de voisins susceptibles de s'intéresser à son travail, ça veut dire aussi que la société est tellement transformée qu'on n'a plus de contacts comme avant. Les gens peuvent ne pas acheter mais ils peuvent aider.

« J'ai l'intime conviction que la création est une réaction à une situation donnée qui ne correspond pas avec l'individu. »

arTitudes. — L'artiste deviendrait alors une sorte de clochard amélioré, un parasite ?

G.F. — Tout dépend de quelle société il s'agit. Si c'est une société qui tend à supprimer l'exploitation, les inégalités par le jeu perpétuel des contradictions qui essaient tant bien que mal de se résoudre, il est possible que dans un cadre tel je ressentirais le besoin de me plonger dans un travail.

P.K. — C'est ce que je viens de dire. Tu serais alors conforme aux objectifs de la société.

G.F. — Mais non, puisque les objectifs de cette société idéale pour moi seraient de résoudre les contradictions qu'elle se pose.

P.K. — Il n'y aurait plus de contradictions ? J'ai l'intime conviction que la création est la réaction à une situation donnée qui ne correspond pas avec l'individu.

arTitudes. — Est-ce que vous travaillez pour assurer votre existence matérielle ou pour avoir une action quelconque ? Est-ce que l'un vous paraît complémentaire de l'autre ? Votre action pouvant être tournée contre la société, est-ce que la société doit vous payer pour être contre elle ? C'est cela votre logique ?

P.K. — On essaie évidemment d'agir sur la société.

G.F. — En discutant avec une quarantaine de types pendant un mois, pendant trois mois, sur ces questions que chacun se pose individuellement, mais jamais collectivement, ce serait peut-être la pagaille, mais il y a une petite chance qu'on arriverait à un début de résolution.

arTitudes. — Je voudrais quand même répéter la question : est-ce qu'un artiste travaille pour gagner de l'argent, pour agir sur la société ou est-ce que c'est pour se faire plaisir ?

G.F. — Je pense qu'un artiste choisit tout le temps. Il n'est pas une entité. En général, c'est un fils de la bourgeoisie, issu d'une classe privilégiée de la société par un certain savoir. Ce savoir, il peut l'utiliser dans différents buts. La plupart des enfants de la bourgeoisie l'utilisent dans le but de gagner de l'argent et d'être ce qu'on leur a dit depuis qu'ils sont nés : devenir l'élite de la nation. Alors, ils deviennent des cadres, des patrons, etc. et ils deviennent des artistes. Certains, je pense, le font dans le but éventuel de gagner de l'argent, parce que le tableau a une magie telle dans la société marchande qu'il est la marchandise par excellence, celle qui peut avoir une plus-value extravagante. Certains, pour ne pas dire la plupart, travaillent dans ce but avec comme excuse l'émotion, la sensibilité.

P.K. — Cette image-là me paraît périmée, car l'artiste a de plus en plus une fonction de chercheur qui fournit un maximum d'informations sur les données de la situation dans laquelle il vit.

G.F. — Je suis assez d'accord, mais je voudrais ajouter que ce travail de recherche peut aller de pair avec l'acquiescement à un combat politique.

P.K. — Là aussi, c'est de la recherche.

arTitudes. — Seriez-vous prêts à accepter un statut de chercheur, avec un salaire, sans aucune plus-value sur votre travail ?

P.K. — Cela me semble séduisant.

G.F. — Dans la mesure où le produit qu'on va fournir ne va pas, lui, être la proie des spéculateurs. L'Etat prenant ce produit en charge, cela me paraît très dangereux. Un statut de chercheur, d'accord, si j'ai des droits sur la recherche que je fais.

P.K. — Ce chercheur devrait avoir le libre exercice de sa recherche. Ensuite, les moyens les plus totaux devraient lui être donnés pour réussir ses recherches. Il faudrait qu'il ait des moyens pratiquement illimités pour réaliser son travail, sinon on pourrait avoir une action sur lui sous n'importe quel prétexte.

G.F. — C'est pour cela que c'est un statut impossible.

Ca. — Si l'Etat donne de l'argent aux artistes sans rien leur demander en échange, c'est du mécénat. C'est cette question qu'il faudrait discuter. Si l'Etat paie les artistes en échange d'un produit très précis, je ne sais pas si c'est acceptable. Il faudrait d'abord que l'Etat dise ce qu'il veut qu'on fasse. Dans ce cas, l'artiste n'a plus un seul mot à dire.

« Le système actuel n'est pas une bonne chose, mais on n'a pas trouvé le moyen de le remplacer. »

G.F. — On débouche très vite sur un problème de sélection, sinon, dans ce système, n'importe quel chômeur pourrait se déclarer artiste. J'en reviens à ma déclaration du début : tu nous presses de dire : 2 et 2 font 4, mais tu vois comme c'est difficile.

arTitudes. — Si on établit un constat de difficulté, c'est déjà une bonne chose.

G.F. — Je crois qu'il faut faire ce constat.

P.K. — C'est cela. Il faut dire que le système actuel n'est pas une bonne chose mais qu'on n'a pas trouvé le moyen de le remplacer par quelque chose de plus efficace, de plus équitable aussi et qui permettrait à tous les individus de se réaliser.

Ca. — On ne peut pas imaginer un système où l'Etat donnerait de l'argent aux artistes sans rien leur demander en échange, sinon toute la population deviendrait artiste.

M.C. — Sauf erreur, tu viens bien d'un Etat qui te payait pour être artiste ?

Ca. — Oui, mais il fallait faire un produit très précis. En Roumanie, il faut faire un produit très précis pour être payé.

M.C. — Oui, mais tu étais payé par l'Etat.

Ca. — C'était un échange de services. Qui voulait faire ce produit le faisait. Il y a bien sûr un comité de sélection, etc., mais ou bien l'Etat passe commande ou bien il achète ce qui l'intéresse.

M.C. — D'après ce que je peux savoir, du moment où tu corresponds aux critères qu'on t'a imposés, tu es tout à fait heureux.

Ca. — Oui, tu vis très bien. Il n'y a aucun problème. Tu es un privilégié, tu fais partie de l'aristocratie.

M.C. — Donc, c'est à ce point de vue comme dans les pays occidentaux. De toute façon, l'artiste fait partie des privilégiés.

G.F. — Voilà ! C'est là qu'on en arrive : dans une société où les artistes seraient considérés comme des chercheurs, avec une mensualité de l'Etat, même avec toutes les garanties sur leur produit, eh bien, les artistes créent une nouvelle classe, un nouveau privilège.

M.C. — Le privilège existe et c'est même peut-être par peur de le perdre, seul moment de conscience, que l'artiste évite de remettre sa fonction, son produit en cause, ou qu'il choisit de ne pas changer de métier.

(Caderé signale que le mot **écriture** qui apparaît dans les encadrés en bas à gauche des pages 5 à 8 du n° 3 de la revue **arTitudes** est chaque fois écrit différemment.)